Directrice-Fondatrice : YVONNE SARCEY

# CONFÉRENCIA

## JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

1933
1934
—
28e ANNÉE

N° IX
—
15 AVRIL 1934

M. François Mauriac

M. Reynaldo Hahn

M. Édouard Herriot

## SOMMAIRE

Les Forces Spirituelles : La Mère, le Génie de la Famille
Conférence de M. FRANÇOIS MAURIAC de l'Académie française

La Société et la Vie sous la Troisième République : Les Jeudis chez Alphonse Daudet
Conférence de M. REYNALDO HAHN

Regards sur le Monde : V. La Russie. L'Intelligence Nouvelle
Conférence de M. ÉDOUARD HERRIOT ancien président du Conseil

Les Comédiens Célèbres : Lesueur et « Les Ganaches », de Sardou
Scènes commentées par M. JULES TRUFFIER

Illustrations, Portraits, Autographes

Le N° 1 Franc 75

Tous droits réservés
Ch. post. : 330-40 Paris

Les 24 Nos de l'Année : 36 francs
(France et Colonies)
Étranger, 46 fr., ou 56 fr., selon les pays
Les Nos paraissent le 1er et le 15 de chaque mois

5, Rue La-Bruyère
PARIS (9e)
Téléph. : Trinité 03.69

HISTOIRE

## La Société et la Vie sous la Troisième République

# Les Jeudis chez Alphonse Daudet

CONFÉRENCE DE

## M. Reynaldo Hahn

faite le 19 février 1934 — répétée le 20 février

Mesdames, Mesdemoiselles,
Messieurs,

Je suis un peu ennuyé, car, au cours de cette séance, je vais être obligé de parler souvent de moi, et je n'aime pas beaucoup cela. Pourtant, quand on se propose de dire : « J'étais là, telle chose m'advint », il est difficile de ne pas employer la première personne. Et puis ceci n'est pas une conférence, c'est un fragment de Mémoires parlés, et, dans les Mémoires, le mot *je* est excusable, n'est-ce pas ?

Alors, je vous en prie, excusez-moi...

◇◇

Un matin (il y a très, très longtemps de cela), je reçus un *petit bleu* de mon cher et inoubliable ami Edouard Risler. Il m'écrivait ces mots surprenants :

« Alphonse Daudet voudrait te voir aujourd'hui ; j'irai te prendre à deux heures pour te conduire chez lui. »

Avais-je bien lu ? Avait-il bien écrit « Alphonse Daudet » ? Songez à ce que ce nom-là représentait pour moi ! Il évoquait des heures de lecture encore bien récentes alors, des heures palpitantes et délicieuses...

J'ai toujours été grand liseur; mes plus beaux souvenirs d'enfance et d'adolescence, c'est à des livres que je les dois. Quand je suis entré au Conservatoire, je n'avais travaillé le piano que comme un petit garçon que cela amusait de tapoter sur le clavier ; et quand on m'apprit qu'il me faudrait rester au piano trois ou quatre heures tous les jours à faire des exercices, je fus, je vous prie de le croire, très en colère. Il fallut pourtant obéir. C'est ce que je fis de très mauvais gré. Mais, un matin, il se passa une chose inattendue. Je lisais un livre, je ne sais plus lequel, qui me passionnait, et, quand vint l'affreux moment des exercices, c'est en lisant toujours que je me dirigeai lentement vers le piano, que je montai le tabouret à la hauteur voulue, que je m'assis ; tout naturellement, je posai le livre ouvert sur le pupitre et, sans le quitter des yeux, je commençai la gamme de do majeur. A partir de cette minute, une ère nouvelle s'ouvrait pour moi : je ne travaillai plus jamais mon piano qu'en lisant : c'est sans doute pour cela que je ne suis jamais devenu bon pianiste ! Mais, que voulez-vous ? Je n'arrivais pas à trouver Czerny plus amusant que Jules Verne ni Cramer et Stamaty plus intéressants qu'Alexandre Dumas père !

Parmi mes préférés, Alphonse Daudet, vous le pensez bien, occupait une place de choix. Mais ce n'est pas au piano que je lisais ses livres. Je sentais que, pour bien le comprendre, pour n'en rien perdre, il fallait me donner à lui tout entier. Et c'est couché à plat ventre par terre, le menton dans les mains, que je dévorais les *Lettres de mon Moulin, Fromont Jeune et Risler Aîné, Jack,* les *Tartarins, Le Petit Chose, Le Nabab, Les Rois en Exil...*

Trois ou quatre ans à peine s'étaient écoulés quand je reçus la lettre de Risler m'annonçant qu'Alphonse Daudet voulait me voir. *Voulait me voir, moi ?* Comment

savait-il seulement que j'existais ? Tandis que moi !... Combien, durant ces dernières années, j'avais eu d'occasions de penser à lui ! J'avais lu d'autres livres de lui : *L'Evangéliste, Sapho*, puis, un jour, à l'Odéon, j'avais eu la révélation de *L'Arlésienne*, qui m'avait remué jusqu'au fond de l'âme et que je considérais — que je considère encore — comme un des plus grands chefs-d'œuvre du théâtre de tous les temps. Enfin, j'avais lu la correspondance de Flaubert et plusieurs volumes du *Journal* des Goncourt; j'avais l'esprit rempli du « Grenier d'Auteuil » et de son fervent cénacle où Alphonse Daudet m'apparaissait comme le plus poète, le plus sensible, le plus pénétrant des grands écrivains évoqués dans ces pages. De plus, Massenet me parlait souvent de lui avec une affectueuse admiration. Et j'en entendais parler surtout par un de mes amis d'alors qui était son cousin, le dessinateur Louis Montégut, à qui Léon Daudet a consacré des pages pleines d'amitié dans l'un de ses éloquents recueils de souvenirs et qui a joué un rôle important dans mes premières années de compositeur, par son influence vivifiante, par son amour de la musique et par son goût obstiné pour les ouvrages du répertoire, qu'il connaissait à fond, dont il chantait tous les rôles avec un accent et une persuasion extraordinaires, et dans lesquelles il sut me faire comprendre et admirer des beautés incontestables que ma jeunesse impertinente se permettait de mépriser.

*M. et Mme Alphonse Daudet en 1883.*
Tableau de Louis Montégut.

Je me souviens toujours du brio entraînant avec lequel il indiquait le beau duo de la partie de cartes dans le *Charles VI* d'Halévy, ou le trio des *Huguenots*, et l'effusion chaleureuse qu'il mettait dans le brillant finale du premier acte d'*Haydée*. Mais, tout en aimant ces vieux ouvrages dont il s'était saturé dans sa première jeunesse au théâtre de Nîmes, il avait l'oreille et l'esprit ouverts aux choses nouvelles, et, dans son minuscule atelier de la rue des Beaux-Arts, avaient lieu des séances effrénées de musique, où l'on jouait et chantait de tout. Nous étions là Montégut, Risler et ses deux frères si artistes, le peintre Emile Duray, Charles Le-

vadé, l'exquis musicien Ernest Legrand, pressés les uns contre les autres, joignant nos têtes autour d'une partition, chantant chacun notre partie, accompagnés génialement par Risler et sous la direction fulgurante du cher Montégut, qui n'en avait jamais, jamais assez. Vous pouvez me croire, mesdames et messieurs, si je vous affirme que *La Damnation de Faust*, *Le Roi malgré Lui*, *Le Rêve* de Bruneau, alors dans sa nouveauté, *Gwendoline*, *Le Paradis et la Péri*, *Joseph en Egypte*, et bien d'autres belles œuvres connurent là des exécutions infiniment supérieures à celles qu'on en donne parfois dans de grands théâtres et de grands concerts.

Nous avions souvent pour auditeur un garçon blond, une sorte de Christ déteint, vêtu de haut en bas de velours beige sous lequel il n'y avait pas de linge, et qui, en clignotant des yeux et en zézayant, disait :

— Vous aimez ça, mon bon monsieur; moi, la musique de M. Wagner, je ne trouve pas ça très joli ; c'est moins joli que la musique de M. Reyer, oui, mon bon monsieur.

On le traitait avec indulgence et négligence. Il était accompagnateur aux représentations de la Rose-Croix, dirigées par le sâr Peladan, et composait pour ces spectacles des fragments de musique de scène qu'il écrivait sur de tout petits cahiers et dont il nous offrait souvent la primeur. Ces élucubrations informes, nous n'y attachions aucune importance. Nous les tenions avec raison pour des fumisteries d'une drôlerie relative et, en tout cas, fort monotones. Un jour, leur auteur nous apprit qu'il ouvrait une souscription dans le but de publier une de ses œuvres principales, intitulée *Ufud ou le Fils de l'Etoile*. Nous connaissions cette morne chose qui pouvait bien avoir de dix à douze pages d'un tout petit format; mais, pour faire plaisir au pauvre garçon, nous nous empressâmes de souscrire. Je reçus alors de lui une lettre dans laquelle il me demandait de lui trouver d'autres souscripteurs. Je refusai poliment, ne voulant pas importuner mes amis. Alors, il m'adressa une carte postale sur laquelle étaient dessinés à l'encre rouge des cœurs enflammés, des glaives et autres figures symboliques entourant ces simples mots : « Au nom de la Rose-Croix, soyez maudit ! » Ce personnage inoffensif mais peu drôle fut, par la suite, promu chef d'école par des imposteurs et consacré grand maître par quelques personnes naïves et affolées. Il s'appelait Erik Satie.

◇◇

Pour revenir à Louis Montégut, je suis bien obligé de vous dire qu'il me témoignait beaucoup de bienveillance et qu'il s'était pris d'un goût très vif pour mes premières mélodies, me prodiguant ses encouragements et parlant de moi à ses amis avec des éloges qui me rendaient très fier et un peu confus.

Et, mon Dieu, c'était précisément là l'explication du mystérieux petit bleu d'Edouard Risler. Alphonse Daudet venait de terminer une pièce pour le Gymnase, dans laquelle on devait entendre une aubade de caractère espagnol et un petit chœur de religieuses. Louis Montégut, très gentiment, avait pensé à moi et demandé à son illustre cousin de me confier la composition de ces deux morceaux. Alphonse Daudet avait bien voulu y consentir, et c'était pour en parler qu'il me faisait demander d'aller le voir.

Mon cœur battait un peu quand nous sonnâmes au troisième étage de la rue de Bellechasse. A cette époque, je n'avais pas encore vu beaucoup d'hommes célèbres ; mais celui que j'allais voir m'imposait plus encore par l'admiration qu'il m'inspirait que par sa célébrité, et c'est cela qui me faisait battre le cœur. Ce n'était pas la timidité. Car les gens éminents ne m'ont jamais intimidé : ce sont les imbéciles. Ou bien encore les gens très simples, les enfants par exemple, à qui je ne sais jamais que dire, si ce n'est :

— Ta maman va bien ?

Mais, ce qui est plus intimidant que tout, ce sont les gens timides, et en particulier de cette espèce de timides dont l'infirmité se manifeste par des manières brusques et un langage blessant. Dans un dîner, un monsieur qu'on voit pour la première fois vous interrompt par ces mots : « Oh ! je ne suis pas du tout de votre avis », ou bien : « Vous me permettrez de vous dire que c'est idiot... », et quand on confie à la maîtresse de maison qu'on ne trouve pas ce monsieur très aimable, elle vous répond généralement :

— Il ne faut pas lui en vouloir, il est terriblement timide.

Le diable emporte ces timides-là, ainsi que ceux de l'espèce silencieuse qui, dans leur timidité, font ce que n'oseraient les

gens les plus audacieux, c'est-à-dire imposer à toute une réunion, par un silence de statue, des moments de gêne cruelle et attirer sur eux-mêmes les regards inquiets de tous les assistants à la fois. Parlez-moi de ces bons vrais timides qui, en entrant dans un salon, se prennent le pied dans une carpette, butent sur une dame un peu forte et, en se redressant, renversent un vase de Chine! C'est ce qui arriva jadis à un pianiste connu, chez Mme la marquise d'Eyragues, mais, au lieu d'un vase, c'était une grande lampe à huile en vieux sèvres et d'un prix inestimable. Elle se brisa en menus morceaux, l'huile se répandit partout, et, comme chacun se précipitait à la rescousse, le timide (par timidité sans doute) rassurait tout le monde en répétant :

— Oh! je vous en prie, ne vous dérangez pas : je ne me suis pas sali du tout !

*Reynaldo Hahn enfant, sur les genoux de sa sœur aînée.*

✧✧

Je m'excuse de cette digression et vous prie de revenir avec moi dans le salon où j'attendais avec Edouard Risler et où ce dernier était déjà venu quelquefois, amené par Montégut, car Alphonse Daudet, très épris de musique, avait demandé à l'entendre.

Une porte s'ouvrit, et un homme grand et fort que je devais revoir souvent et qui était M. Ebner, secrétaire et fidèle ami de Daudet, nous pria d'entrer dans le cabinet de travail.

Peu de visages m'étaient aussi familiers que celui d'Alphonse Daudet, dont on voyait partout le portrait et dont je possédais deux ou trois photographies le représentant dans sa robuste et splendide jeunesse, avec ses longs cheveux noirs, ses yeux veloutés et profonds, sa fine barbe de Sarrasin. Aussi, je fus un peu saisi en voyant derrière une grande table de travail très haute, une table faite à l'usage d'un myope obligé d'écrire de très près, un autre visage que celui que je m'attendais à voir ; oui, tout autre, mais encore plus beau, d'une beauté plus raffinée et profondément pathétique. Dans le volume intitulé *La Doulou*, publié il y a quelques années par les soins de Lucien Daudet et qui est un journal minutieux et poignant de la douleur physique, tenu par un malade qui est un grand artiste et un observateur génial, on peut suivre la progression tragique et impitoyable du mal qui torturait Alphonse Daudet, depuis plusieurs années déjà, au moment de ma première visite. Ses joues, jadis pleines, s'étaient creusées, son teint avait pris le ton d'une cire précieuse, son opulente chevelure et sa barbe n'étaient plus d'un noir lustré, mais teintés de gris, ses lèvres fines et ses yeux d'un brun foncé avaient par moments une sorte de défaillance frémissante, ces lèvres et ces yeux qui avaient connu toutes les crispations de la souffrance et auxquels la tendresse d'un père et d'un mari aimant avait imposé tant de sourires héroïques.

Mais ce n'était pas seulement la maladie, la souffrance, qui avaient donné à ce visage une expression douloureuse. Il y

avait dans le regard de Daudet une mélancolie qui venait aussi, j'en suis sûr, de la connaissance et de la pitié. Son grand cœur, aussi prompt à compatir qu'à s'indigner et qui avait ressenti si souvent le malheur d'autrui, gardait certainement de tant d'investigations et d'expériences une tristesse pleine de commisération. Elle transparaissait dans ses beaux yeux, qui parfois se fermaient à demi comme pour se reposer de regarder la vie. Parfois aussi, comme ils devenaient rieurs ! Ils pétillaient alors d'une gaieté franche à peine teintée de malice, et c'étaient bien là les yeux de l'auteur de *Tartarin !* Mais c'est quand il se faisait pénétrant que l'œil d'Alphonse Daudet était le plus extraordinaire. Il s'ouvrait tout grand derrière l'épais monocle et se posait gravement sur vous; on le sentait qui vous touchait, qui vous palpait. C'était une auscultation, ou plutôt une radioscopie morale. Inutile de résister : cet œil vous tenait en sa puissance, il vous explorait, il voyait tout, il allait jusqu'au plus secret endroit du cœur... Puis le monocle tombait; c'était fini, on avait l'impression de l'avoir échappé belle !

Mais j'ai eu tort d'anticiper; j'aurais dû vous dire que, du moment même où j'entrai et où je vis Alphonse Daudet, je me sentis conquis. Il était impossible d'approcher cet homme, qu'on sentait si malade et si bon, sans être pris pour lui d'une tendresse respectueuse, sans être envahi du désir de se dévouer pour lui. Mais c'est lui qui se dévouait à vous.

C'est ainsi qu'il m'adopta, qu'il me prodigua jusqu'à sa mort les marques d'une affection paternelle, compréhensive et stimulante. Je devins son « petit musico » : c'est ainsi qu'il commençait souvent les billets qu'il m'écrivait, il m'a dédicacé un de ses livres par ces mots : « A ma chère musique préférée », et récemment Lucien Daudet, en m'adressant *Le Marchand de Bonheur*, où il a réuni quelques-unes des plus belles pages de son père, y inscrivait : « Au petit Reynaldo de papa. » Oui, je peux le dire et je veux le dire et le répéter, car cela me cause une grande fierté, Alphonse Daudet, vraiment, m'aimait bien. Et cette pensée m'a consolé chaque fois que j'ai eu à souffrir de la malveillance ou de l'injustice.

◇◇

Il m'arrivait parfois de l'aller voir dans l'après-midi et de passer une heure avec lui, le plus souvent en tête à tête; il me demandait alors de lui faire de la musique. S'appuyant sur mon bras et s'aidant de sa canne, il allait jusqu'au salon et s'asseyait dans un fauteuil, près du piano, et je lui donnais alors un petit concert vocal, lui chantant ce qu'il désirait entendre, un peu de tout, parfois des chansons populaires, dont il aimait à reprendre avec moi le refrain, en chantant tout bas, scandant le rythme avec sa main sur le bras du fauteuil. Des fragments d'opéras qu'il aimait, des mélodies de toutes sortes, surtout mes premières mélodies qui venaient d'être composées sur des vers de Verlaine et dont il était entiché, les trouvant « très littéraires », disait-il, c'est-à-dire adaptées au poème avec un perpétuel souci verbal qui reléguait la musique au second plan, ne lui permettant ni de traduire ni de commenter les vers, mais seulement de leur fournir un cadre et de les baigner d'une atmosphère, je dirais presque de les entourer d'un silence qui leur permît d'apparaître dans leur intégrité. Il me dit un jour :

— Vous montez les vers sur du filigrane comme font les Orientaux pour les petites tasses à café.

Il admirait beaucoup Verlaine ; il l'avait connu alors qu'ils étaient jeunes tous deux, puis perdu de vue, et il aimait surtout ceux de ses poèmes qui balbutient comme un enfant inspiré. Ce genre de poésie, sans nul doute, s'accommode particulièrement de la musique et même en appelle souvent le secours, à cause des interstices par lesquels elle peut s'infiltrer et baigner les mots, tandis que, dans les vers très achevés, très serrés, où tout est exprimé et où chaque vocable accomplit sa fonction, remplit son rôle, la musique n'a que faire.

Dans la pièce célèbre *Le Ciel est par-dessus le Toit*, grâce à la gaucherie voulue de ces mots qui viennent périodiquement rimer avec eux-mêmes, à cette sorte d'aération verbale qui laisse un champ libre, une latitude sans bornes au rêve et à la vision, la musique dispose de la place et de l'espace qui lui sont nécessaires pour se jouer en liberté et pour apporter aux vers la coopération discrète et puissante de sa magie. Il en est de même d'une petite pièce du volume de Verlaine *Romances sans Paroles* que j'avais mise en musique. Je vais me permettre de vous la

chanter, parce que Daudet me la redemandait sans cesse, et il m'arrivait de la lui chanter quatre ou cinq fois de suite...

◇◇

Cette petite mélodie, je la chantais aussi fort souvent le jeudi soir, à ces fameux « jeudis » d'Alphonse Daudet, toujours précédés d'un dîner dont les convives changeaient chaque semaine, à l'exception d'Edmond de Goncourt, qui en constituait la base fondamentale. La première fois qu'on me fit la faveur d'une invitation aux dîners du jeudi, je rencontrai Goncourt en montant l'escalier et reconnus avec émotion ses yeux noirs et perçants, ses cheveux blancs soyeux et sa moustache retroussée. Voyant que je m'arrêtais sur le même palier, il me scruta d'un regard rapide. Son attachement pour la famille Daudet, qui était devenue sa vraie famille, n'allait pas sans quelque jalousie, et il tolérait mal les nouveaux visages. On me présenta ; il m'offrit avec méfiance deux doigts qu'il me retira aussitôt en repoussant ma main. Quand il apprit que j'étais musicien, sa méfiance s'accrut; il détestait la musique et, sachant combien au contraire Alphonse Daudet l'aimait, il devinait en moi un intrus dangereux... Quand, après le dîner, Daudet me demanda de chanter, il resta dans la pièce voisine, le plus loin possible du piano, et il en fut de même le jeudi suivant et chaque fois que je chantais. En dehors de ces moments qui l'horripilaient, il était assez aimable avec moi, et quand il s'aperçut que je connaissais fort bien ses livres, et notamment *L'Art au XVIII^e Siècle*, il le devint tout à fait, allant même parfois jusqu'à causer avec moi tout seul dans un coin.

*Alphonse Daudet et son fils aîné Léon, dans la bibliothèque de la rue de Bellechasse.*

J'ai retenu bien des choses de ces entretiens et j'en ai noté ailleurs; mais j'avais particulièrement remarqué cette définition frappante du portrait de la Dangeville par

La Tour : « C'est la Joconde du ruisseau. » Quelque temps plus tard, je conduisis chez Goncourt, un dimanche après midi, Anatole France et Mme Arman de Caillavet, qui, par mon humble entremise, avaient demandé à voir sa célèbre collection. Comme la plupart des collectionneurs, Goncourt semblait attacher moins d'importance à la beauté des objets qu'à la clairvoyance dont il avait fait preuve en les achetant pour rien, quand personne n'en voulait. Avec une joie sarcastique, il précisait le prix dérisoire de cette sanguine de Watteau, de cette gouache de Baudoin, ou de ce kakémono d'Hokousaï; mais de commentaires ou d'appréciations sur ces chefs-d'œuvre, point. Il ne fit exception que pour le portrait de la Dangeville par La Tour; mais sans doute avait-il adopté depuis longtemps la formule dont je m'imaginais avoir eu la primeur, car le doigt tendu vers ce merveilleux dessin, il dit en souriant et en se rengorgeant dans son foulard : « La Joconde du ruisseau. »

Un soir que j'étais au piano, je le vis entrer tout doucement au salon; il s'assit et resta assez longtemps à m'écouter. Quand je pris congé de lui, il me dit de sa voix nasale et trainante :

— J'ai peur que vous ne me fassiez aimer la musique.

Sera-t-ce ce soir-là qu'en rentrant il écrivit dans son *Journal* quelques mots sur moi ? Je fus bien surpris de les lire quand parut après sa mort le neuvième volume du *Journal* et j'avoue que j'ai rarement éprouvé semblable orgueil. Ces lignes, les voici :

« Le petit Hahn s'est mis au piano et a joué la musique composée par lui sur trois ou quatre pièces de Verlaine. Ce sont de vrais bijoux poétiques, une musique littéraire à la Rollinat, mais plus délicate, plus distinguée, plus savante que celle du poète berrichon. »

A vrai dire, si cet éloge d'un artiste raffiné mais rebelle par nature à la musique était des plus flatteurs, il contenait un petit passage qui me fit alors regimber : c'est le rapprochement avec Maurice Rollinat. Ce poète livide aux mèches d'ébène était doué d'une belle imagination, mais il se complaisait dans le genre démoniaque et convulsif, et il chantait ses vers d'une voix sourde et martelée, sur une musique qu'il composait lui-même, une musique brutale et saccadée qui ne manquait ni de couleur ni de saveur, mais dénuée de forme, prosodiée à la diable et écrite sans la moindre notion d'orthographe musicale; en un mot, si vous voulez bien me passer l'expression malsonnante, c'était une musique « foutue comme l'as de pique ». J'exultais d'être appelé un musicien littéraire, mais « à la Rollinat » m'offusqua. Car j'étais un jouvenceau puriste, épris de style, de technique et encore tout pénétré des saines leçons de M. Théodore Dubois et de M. Lavignac. Les lois de la nature m'ont empêché de rester un jouvenceau, mais je suis toujours resté puriste. Seulement, je ne suis plus du tout offusqué par le rapprochement avec Rollinat, qui, sous la plume de Goncourt, ignorant des choses musicales, était une louange de ce qui, en moi, l'avait désarmé, et par ces mots « à la Rollinat » il soulignait le souci d'évocation, de description qui avait fait accepter ma musique à un homme comme lui, à un pur visuel. Et visuel à tel point et à tel point conscient de l'être, qu'un soir, à table, je lui entendis prononcer ces mots :

— Rien qu'à regarder un plat de haricots, je peux dire s'il est trop salé.

◇◇

Aux diners du jeudi se groupaient les figures les plus marquantes de la littérature, des arts et même de la politique. Si l'on pense que les dames en possession d'un salon sont très fières de pouvoir servir à quelques invités de choix une seule « vedette » (mot encore inconnu alors) ou deux tout au plus, que dire de ces diners de la rue de Bellechasse, où toutes les vedettes apparaissaient tour à tour par groupes compacts, y compris celles qui ne consentaient pas à se montrer ailleurs et qu'on voyait là sous leurs traits véritables, sous leur aspect naturel, dans une atmosphère surchargée d'intelligence et favorable, comme on dit aujourd'hui, à leur plein rendement ?

Quand j'évoque ces réunions, ces diners et ces soirées inégalables, j'aperçois pêle-mêle comme dans un de ces tableaux documentaires dans lesquels on voit assemblés les gens marquants d'une même époque : Leconte de Lisle, Zola, Stéphane Mallarmé, François Coppée, Stanley, Besnard, Henri Rochefort, Drumont, Carrière,

Jules Lemaître, Madeleine Lemaire, Massenet, Octave Mirbeau, Augusta Holmès, la princesse Mathilde, Etienne Ganderax, Mme Adam, Camille Flammarion, Abel Hermant, Paul Hervieu, Maurice Barrès, et tant d'autres qu'il faut que j'arrête cette énumération.

*Alphonse Daudet et sa fille.*
Tableau d'Eugène Carrière.
(*Musée du Luxembourg.*)

Il y avait là, en vérité, de quoi éblouir un garçon de mon âge et l'enivrer. Pendant le dîner, la conversation, chargée de substance, était pourtant vive et légère, comme entre gens qui parlent le même langage et se comprennent à demi-mot. François Coppée en était l'un des protagonistes favoris. On remarquait un contraste extrême et tout d'abord déconcertant entre son visage pur de proconsul lettré et son accent gouailleur d'ouvrier parigot, entre ses yeux bleus si limpides et la grimace un peu ricaneuse de sa bouche. Il émettait des pensées judicieuses et ingénieuses avec l'air d'en avoir dit « une bien bonne » et lançait alors des regards de côté comme pour quêter gentiment une approbation.

Tout autre était son grand ami Stéphane Mallarmé, et je n'entreprendrai pas de décrire cet homme étonnant qu'on ne pouvait approcher sans éprouver son sortilège. Je veux simplement dire en passant qu'il n'était pas fait pour les conversations animées; tout dans son visage un peu anguleux, aux oreilles de faune et au regard d'ange, était mystère, discrétion, silence. Parfois, son doigt se levait, et, vous regardant dans les yeux, il disait quelque chose,

*Le lawn-tennis à Champrosay (Seine-et-Oise).*
Alphonse Daudet, son fils Lucien et sa fille Edmée.

oh ! très peu de chose, quelques mots, mais quels mots ! Une petite phrase qui frappait un coup cristallin sur le timbre de l'entendement, en y éveillant des vibrations sans nombre.

Edmond de Goncourt n'était pas brillant causeur et n'avait pas ce qu'on appelle de l'esprit. D'ailleurs, à qui veut connaître totalement cet homme qui se livrait si peu et qu'on a généralement si mal compris, on ne peut que conseiller de lire le portrait étonnant et définitif qu'a fait de lui Lucien Daudet, l'année dernière, dans *La Revue Hebdomadaire*, au cours d'un article sur l'Exposition rétrospective du pavillon de Marsan. Pourtant, Edmond de Goncourt ne manquait pas de drôlerie, et ses « bougonnements » de vieux bourgeois émancipé laissaient échapper parfois des choses impayables. Un soir, Alphonse Daudet plaisantait Mme Daudet sur le désir qu'elle exprimait de visiter un asile d'aliénés :

— Mais, voyons, Julia, disait-il, tu sais bien que c'est toujours la même chose : on voit toujours une folle qui pense qu'elle a cinq ans et qui joue avec une poupée, et une autre qui se croit la reine Victoria...

— C'est vrai, dit Goncourt, mais la plus embêtante, c'est celle qui se croit Paul et Virginie !

Quant à Alphonse Daudet, il intervenait dans la conversation d'une façon captivante. A l'appui d'une opinoin émise et discutée, il racontait simplement quelque chose, une anecdote, une petite histoire recueillie ou qui s'était passée sous ses yeux. En quelques phrases dites très posément et soutenues par un geste discret, les yeux presque mi-clos, regardant ailleurs, très loin, situant chaque personnage ou chaque chose à sa vraie place, il faisait revivre une scène, un événement, un colloque, vous exposant simplement un fait, une circonstance vraie et convaincante, sans y ajouter aucun commentaire, aucune explication. C'était merveilleux de recueillir ainsi ces esquisses de grand romancier.

Mme Alphonse Daudet, avec cette grâce dans l'intelligence et cette finesse dans la bonté qui l'ont fait admirer aussi bien comme collaboratrice de son mari, comme mémorialiste et comme poète que comme épouse et comme mère, tenait avec une négligence apparente le fil d'or de la causerie, mais la guidait en réalité avec une maîtrise subtile, sachant infailliblement ce qu'il fallait dire ou éviter de dire pour amener l'étincelle et le choc des pensées et des propos, tout en restant sincère et vraie, toujours souriante et jamais railleuse, telle enfin que j'ai la joie de la retrouver encore après tant d'années révolues quand elle me fait l'honneur de me prier à son foyer.

Léon Daudet brillait à ces dîners par sa prodigieuse et précoce érudition, par sa verve juvénile qui ne s'est pas ralentie — au contraire. Il était traité par les amis de son père avec une familiarité affectueuse mêlée d'admiration pour la force cérébrale qu'ils sentaient en lui et qui lançait déjà ses premiers éclairs.

Lucien, trop adolescent encore, ne parut pas aux premiers dîners auxquels j'assistai. Ce n'est que plus tard qu'il vint y tenir sa place, avec quel charme, avec quelle distinction suprême ! et révéler les attraits naissants de l'esprit le plus riche, du cœur le plus noble qu'il soit possible d'imaginer.

Leur sœur Edmée était alors une toute petite fille, et l'on ne voyait que de loin en loin, quand elle venait embrasser sa mère ou se blottir contre l'épaule de son père, sa figure fine et charmante et ses yeux ravissants.

◇-◇

Après le dîner, les hommes passaient dans le cabinet de travail, où l'on fumait et où la conversation se poursuivait par petits groupes tandis que de nouveaux arrivants survenaient et se dispersaient. Edmond de Goncourt, en général, se tenait frileusement près du feu. Alphonse Daudet, assis derrière sa haute table, causait alors intimement et presque à voix basse avec l'un ou l'autre de ses hôtes qu'il appelait près de lui, donnant une préférence aux jeunes écrivains qui souvent avaient un conseil ou un appui à lui demander.

Je me plaisais à l'observer pendant ces entretiens particuliers, à suivre le jeu expressif et délicat de sa physionomie et de ses mains blanches et souples aux veines un peu saillantes. Un grand sérieux, une grande bonté, se marquaient sur son visage, et je sais par expérience les choses profondes, fécondes et souvent prophétiques qu'il vous disait dans ces moments-là. Il en est qui m'ont accompagné tout le

long de la vie et dont j'ai cent fois ressenti le bienfait.

Quand arrivait le moment de la musique, des remous se produisaient : les uns suivaient Alphonse Daudet et son « petit musico », d'autres tâchaient de se faire oublier et d'autres encore qui se trouvaient dans le salon effectuaient d'habiles manœuvres pour aller chercher un asile dans le fumoir. Mais, tout compte fait, les auditeurs ne me manquaient pas, et je peux dire que je murmurais le plus souvent mes petites mélodies devant un parterre de rois de la pensée et du goût.

Quelquefois, d'exécutant je devenais auditeur, quand par exemple Risler se mettait au piano et que ses mains de jeune titan donnaient l'essor à une *Polonaise* de Chopin, à une *Rapsodie* de Liszt et dévoilaient les horizons grandioses de quelque andante de Beethoven. D'autres soirs encore, Augusta Holmès chantait, avec quel nerf, avec quelle flamme, quelques-unes de ses mélodies si étranges par leur mélange de raffinement et de trivialité, où passe par moments un souffle de grande poésie.

Un soir, j'eus un partenaire imprévu dans la personne de Pierre Loti, qui chanta des chansons basques en s'accompagnant lui-même. Il m'avait déjà précédemment fait avec candeur l'éloge de ses dons musicaux et de sa voix. Et le fait est qu'il chantait ces airs un peu barbares avec naturel et agrément; mais il y avait quelque incertitude dans l'harmonisation dont il les soulignait. Qu'importe ! C'était un spectacle assez rare de voir Loti chanter devant Alphonse Daudet.

Parmi ceux qui se groupaient en général près du piano, il y avait Léon, que la musique grisait comme un vin capiteux; Paul Hervieu, calme et compréhensif; Rodenbach, si fin sous ses cheveux blonds bombés en coupole ; Marcel Schwob, suprêmement intelligent et dont la laideur s'éclairait d'un sourire divin, l'aimable Hugues Le Roux, Abel Hermant, M. et Mme Albert Besnard, Ernest Daudet, Barrès, qui, bien que peu ou pas musicien, comprenait la musique et le prouvait par quelques paroles énoncées d'une voix solennelle et comme embourbée ; Marcel Proust, que j'avais été heureux de présenter à Alphonse Daudet; Adolphe Brisson et Mme Yvonne Sarcey, qui déjà à cette époque me dispensaient leur bonne et précieuse amitié; Paul Mariéton, le plus éloquent des bègues et le meilleur des hommes; sans compter les familiers de la maison, au premier rang desquels figurait une vieille dame cocasse et des plus agréables que Daudet aimait beaucoup et qu'on plaisantait amicalement à propos de tout. Elle habitait un appartement au deuxième et demi et, par conséquent, assez bas de plafond, et y donnait des réceptions qui lui procuraient l'occasion de manifester une certaine originalité en matière de décoration murale, comme par exemple de suspendre partout des guirlandes de mandarines.

*M. Reynaldo Hahn.*

◇◇

Voilà, plus ou moins, l'auditoire devant lequel avaient lieu les petits concerts de la rue de Bellechasse. C'est vous dire que les œuvres qu'on faisait entendre étaient comprises et appréciées jusque dans leurs moindres détails. En effet, la qualité des auditeurs ajoute infiniment à l'audition. Devant des auditeurs comme ceux que je viens de vous citer, l'auteur ou l'exécutant s'élève de beaucoup au-dessus de lui-même parce qu'il sait, parce qu'il sent que pas

un détail de ce qu'il chante, de ce qu'il dit, de ce qu'il joue, ne sera perdu. Plus un auditeur est intelligent, mieux il sait écouter et plus il aide à l'exécutant, car il collabore à l'exécution.

La plupart des gens qui écoutent de la musique, qui écoutent un poème ou qui assistent à la représentation d'une pièce, le font avec l'idée qu'ils sont là pour donner leur avis. Tout auditeur se croit un juge et commet en cela une profonde erreur. Ce qu'on demande à un auditeur, ce n'est pas de juger, c'est de subir, et c'est surtout, oui surtout, de chercher à comprendre, car c'est la compréhension qui compte avant tout. Or, l'auditoire dont je viens de vous parler comprenait tout à demi-mot, à demi-note. Les moindres intentions de l'auteur, les moindres inflexions du chanteur, les moindres nuances de l'accompagnateur, étaient enregistrées, comprises, appréciées et commentées par une même opération de l'esprit. Et, comme dans mon cas l'auteur, le chanteur et l'accompagnateur étaient une seule et même personne, je recueillais à moi seul la triple attention de chacun de ceux qui m'écoutaient, et ma performance s'en trouvait tout naturellement stimulée, fécondée et améliorée, tant il est vrai que les fleurs ne peuvent pousser dans un sol avare et sous un climat rigoureux. Dans mon pays natal, certaines plantes naissent, croissent et parviennent à leur complet développement dans l'espace d'une seule journée, c'est parce qu'il y fait chaud, c'est parce que le moindre atome dont elles sont entourées aide, collabore, contribue à l'épanouissement de leur vie. Eh bien, la température mentale et morale dégagée par Alphonse Daudet et son entourage avait sur moi, sur Risler, sur Augusta Holmès quand elle s'y faisait entendre, la même influence, la même action fécondante.

C'était évidemment une aubaine extraordinaire, surtout pour un débutant comme moi; mais, en même temps, cela a eu l'inconvénient de me rendre peut-être un difficile par la suite. On n'a pas le secours d'un Alphonse Daudet, d'un Mallarmé et d'un Loti, et un beau jour on s'aperçoit, en faisant entendre les mêmes œuvres devant un autre public, que leurs principaux mérites ne résidaient peut-être pas en elles-mêmes. Car on peut appliquer à l'art le mot si souvent cité de Mérimée sur l'amour : « Il est comme les auberges d'Espagne, on n'y trouve que ce qu'on y apporte. »

Mesdames et messieurs, j'ai toujours béni les circonstances qui m'ont fait approcher le grand écrivain, l'homme d'honneur immensément bon qu'était Alphonse Daudet et qui m'ont permis de vivre un peu dans la zone vivifiante dont il était le centre et le principe.

Dans les heures incomparables que j'ai passées seul avec lui, dans les réunions du jeudi, j'ai puisé non seulement des enseignements uniques dans l'ordre moral, mais encore j'ai senti s'affermir et se développer en moi cet amour profond des Lettres françaises auquel je dois des joies enchanteresses et qui m'a aidé à servir de mon mieux et à ma façon l'art auquel le destin m'avait voué.

**REYNALDO HAHN.**

*(Après cette ravissante évocation, M. Reynaldo Hahn se met au piano et chante, d'une façon inoubliable, « ce qu'aimait Daudet ». Le public, sous le charme, applaudit, crie : « Bis ! » Et c'est vraiment « l'heure exquise ».)*

---

*Figaro* :

Ce fut fête, hier, à l'Université des Annales. Reynaldo Hahn contait, avec une verve délicate, ses souvenirs sur les fameux jeudis d'Alphonse Daudet, dans le salon de qui se groupaient, autour de Mme Daudet, les figures les plus marquantes de la littérature et de la politique. Dans une atmosphère surchargée d'intelligence, on causait, et la maison était accueillante aux jeunes et aux artistes. « J'aime à chanter les choses que Daudet aimait entendre. » Applaudi à tout rompre, l'auteur se mit au piano et chanta les vers de Verlaine. Ce fut une séance admirable.

*Comœdia* (Pierre Lagarde) :

Une dame imposante me bouscule à la sortie. Elle a les yeux chavirés, s'excuse et ajoute, d'une d'une voix mourante : « Quel enchanteur ! »

Cette dame a raison : quel enchanteur ! Qu'il parle, qu'il évoque des souvenirs, qu'il se penche vers des visages lointains ou disparus, qu'il se mette au piano avec une simplicité désinvolte, qu'il laisse errer ses doigts sur le clavier et qu'il chante, c'est avec Reynaldo Hahn un perpétuel enchantement, sans cesse renouvelé. Une conférence ? Mais non... Comme il le dit lui-même, un fragment de mémoires parlés.